

de frère et d'ami... Mais qu'importe ? nous nous sentions au cœur courage et énergie ; nous marchions en la force de celui qui a dit : *Allez, et instruisez toutes les nations ; voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles !*

Comme nous l'avons dit plus haut, Samdadchiemba était notre seul compagnon de voyage. Ce jeune homme n'était ni Chinois, ni Tartare, ni Thibétain. Cependant, au premier coup d'œil, il était facile de saisir en lui les traits qui distinguent ce qu'on est convenu d'appeler la race mongolique. Un nez large et insolemment retroussé, une grande bouche fendue en ligne droite, des lèvres épaisses et saillantes, un teint fortement bronzé, tout contribuait à donner à sa physionomie un aspect sauvage et dédaigneux. Quand ses petits yeux sortaient de dessous de longues paupières entièrement dépouillées de cils, et qu'il vous regardait en plissant la peau de son front, il inspirait tout à la fois des sentiments de confiance et de peur. Rien de tranché sur cette étrange figure : ce n'était ni la malicieuse ruse du Chinois, ni la franche bonhomie du Tartare, ni la courageuse énergie du Thibétain ; mais il y avait un peu de tout cela. Samdadchiemba était un *Dchiahour*. Dans la suite nous aurons occasion de parler avec quelques détails de la patrie de notre jeune chamelier.

A l'âge de onze ans, Samdadchiemba s'était échappé de sa lamaserie, pour se soustraire aux coups d'un maître dont il trouvait, disait-il, les corrections trop sévères. Il avait ensuite passé la plus grande partie de sa jeunesse errant et vagabond, tantôt dans les villes chinoises, tantôt dans les déserts de la Tartarie. Il était aisé de compren-

dre que cette vie d'indépendance avait peu poli l'aspérité naturelle de son caractère ; son intelligence était entièrement inculte ; mais en retour sa puissance musculaire était exorbitante, et il n'était pas peu fier de cette qualité dont il aimait à faire parade. Après avoir été instruit et baptisé par M. Gabet, il voulut s'attacher au service des Missionnaires. Le voyage que nous venions d'entreprendre était tout à fait en harmonie avec son humeur errante et aventureuse. Ce jeune homme ne nous était d'aucun secours pour nous diriger à travers les déserts de la Tartarie ; le pays ne lui était pas plus connu qu'à nous. Nous avions donc pour seuls guides une boussole et l'excellente carte de l'empire chinois par Andriveau-Goujon.

Dès notre sortie de l'auberge *Yan-Pa-Eul*, nous cheminâmes sans encombre et avec assez de succès, si l'on en excepte quelques malédictions que nous eûmes à essayer de divers marchands chinois, en traversant une montagne. Les nombreux mulets, attelés aux lourds chariots qu'ils conduisaient, prenaient le mors aux dents, aussitôt qu'ils apercevaient venir à eux notre petite file de chameaux. Saisis d'épouvante, ils cherchaient à fuir à droite ou à gauche, mettaient le désordre dans l'attelage, et quelquefois renversaient la voiture. Les conducteurs se vengeaient alors de ce contre-temps par mille imprécations contre la grosseur des chameaux et la couleur jaune de nos habits.

La montagne que nous gravissions est appelée *Sain-Oula*, c'est-à-dire la Bonne montagne. Il est probable que c'est par opposition qu'on lui donne ce nom ; car elle est fameuse et renommée dans le pays, par les acci-

dents funestes et les aventures tragiques dont elle est le théâtre. Nous en fîmes l'ascension par un chemin rude, escarpé, et en grande partie encombré de débris de rochers. Vers le milieu de la montée, est un petit temple idolâtrique dédié à la déesse de la montagne, appelée *Sain-Nai* (la bonne vieille). Dans ce temple réside un religieux dont l'occupation est de jeter de temps en temps quelques pelletées de terre aux endroits du chemin que les eaux ont rendus tout à fait impraticables. Cette bonne action lui donne le droit d'exiger des voituriers qui passent devant sa cellule, une légère rétribution qui suffit à son entretien.

Après avoir grimpé pendant près de trois heures, nous nous trouvâmes enfin au haut de la montagne, sur un immense plateau, qui de l'est à l'ouest compte une grande journée de chemin. Du nord au midi, le prolongement est incommensurable. Du haut de ce plateau on découvre au loin, dans les plaines de la Tartarie, les tentes des Mongols, rangées en amphithéâtre sur le penchant des collines, et ressemblant dans le lointain à de nombreuses ruches d'abeilles. Plusieurs fleuves prennent leur source aux flancs de cette montagne. On distingue entre tous les autres le *Chara-Mouren* (fleuve Jaune), que la vue peut suivre au loin dans son cours capricieux à travers le royaume de *Gehekten*. (Le *Chara-Mouren* ne doit pas être confondu avec le *Hoang-Ho*, fameux fleuve Jaune de la Chine.) Après avoir arrosé les royaumes de *Gehekten* et de *Naiman*, il traverse la barrière de pieux pour entrer en Mandchourie, et coule du nord au midi jusqu'à la mer. A son embouchure, il prend le nom de *Léao-Ho*.

La *Bonne montagne* est fameuse par ses frimas. Il n'y a pas d'hiver où le froid n'y tue un nombre considérable de voyageurs. Souvent des convois entiers n'arrivant pas aux jours marqués, sont retrouvés sur la montagne ; mais hommes et animaux tout est mort de froid. Aux dangers de la température se joignent ceux des voleurs et des bêtes féroces. Les brigands y sont, pour ainsi parler, à demeure fixe, attendant les voyageurs qui se rendent à *Tolon-Noor*, ou qui en reviennent. Malheur à l'homme qui tombe entre les mains de ces brigands ! Ils ne se contentent pas d'enlever l'argent et les animaux ; ils arrachent même les habits, et abandonnent le malheureux détroussé, à la merci du froid et de la faim.

Les voleurs de ces contrées savent assaisonner leur brigandage de politesse et de courtoisie. Ils n'ont pas la malhonnêteté de vous braquer un pistolet sur la gorge, et de vous crier brutalement : La bourse ou la vie ! Ils se présentent modestement, et puis : Mon vieux frère aîné, je suis las d'aller à pied, veuille me prêter ton cheval... Je suis sans argent, veuille me prêter ta bourse... Il fait aujourd'hui bien froid, veuille me prêter ton habit. Si le vieux frère aîné a assez de charité pour prêter tout cela, on lui dit : Merci, mon frère ; sinon, l'humble requête est spontanément appuyée de quelques coups de trique. Si cela ne suffit pas, on a recours au sabre.

Le soleil commençait à baisser, que nous n'étions pas encore descendus du plateau. Nous songeâmes néanmoins à camper. Notre premier soin fut de chercher dans ces lieux sauvages un poste convenable, c'est-à-dire un endroit où il y eût du combustible, de l'eau et du

pâturage, trois choses essentielles dans un campement. De plus, vu le mauvais renom de la *Bonne montagne*, nous désirions trouver un site solitaire et isolé. Peu aguerris encore et tout à fait novices dans la vie nomade, la pensée des voleurs nous préoccupait sans cesse. Nous avions toujours peur de camper en vue des passants qui auraient bien pu venir nuitamment nous dévaliser et enlever nos animaux. Un enfoncement entouré de grands arbres fut le lieu que nous adoptâmes. Après avoir fait accroupir nos chameaux et avoir mis bas les charges, nous allâmes essayer de dresser notre tente sur une place bien unie que nous avons remarquée au bord de la forêt impériale, et à côté d'une petite fontaine qui sortait de dessous le tronc d'un pin séculaire. La construction de notre petit palais de toile nous donna du trac et de la fatigue.

D'abord on s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.

Après ce premier travail, nous installâmes notre portier. Car nous avons oublié de dire qu'un portier faisait partie de notre caravane. Un gros clou de fer fut enfoncé en terre jusqu'à la tête. La tête du clou était traversée d'un anneau suivi d'une longue chaîne, et au bout de la chaîne était retenu par un collier notre fidèle *Arsalan* (1), dont l'office était d'aboyer à l'approche des étrangers. Ayant ainsi assuré l'inviolabilité du territoire dont nous venions de prendre possession, nous allâmes recueillir des *argols* (2), et faire quelques fagots de branches sèches.

(1) Mot tartare-mongol qui signifie lion.

(2) Les Tartares appellent *argol* la fiente des animaux, lorsqu'elle est desséchée et propre au chauffage.

Bientôt la cuisine fut en train. Dès que nous vîmes l'eau de notre chaudière entrer en ébullition, nous y précipitâmes quelques paquets de *Kouamien*, ou pâte préparée d'avance, et tirée en fil à peu près à la façon du vermicelle. En guise d'assaisonnement, nous y ajoutâmes quelques rognures d'une assez belle tranche de lard, dont nous avaient fait hommage les chrétiens de *Yan-Pa-Eul*. A peine le ragoût fut-il soupçonné cuit à point, que chacun exhiba de son sein son écuelle de bois, et la remplit de *Kouamien*. Notre souper était détestable, im-mangeable ! Nous nous regardâmes en riant, mais au fond du cœur un peu contrariés, car nous sentions que nos entrailles se tordaient de faim. Les fabricants de *Kouamien* le salent ordinairement, pour le rendre incorruptible, et pouvoir le conserver longtemps en magasin. Celui que nous avons acheté était horriblement salé. Il fallut donc se résigner à recommencer l'opération. Nous donnâmes le premier bouillon à *Arsalan* qui n'en voulut pas, et après avoir fait le lavage à grande eau de cette misérable soupe, nous la fîmes bouillir une seconde fois. Cette seconde expérience ne fut guère plus heureuse que la première. Le potage demeurant toujours excessivement salé, nous fûmes contraints d'y renoncer. Mais *Samdad-chiamba* dont l'estomac était accoutumé et aguerri à toute sorte de cuisine, se précipita avec héroïsme sur la chaudière. Pour nous, dans ce contre-temps, nous eûmes recours au sec et au froid, comme disent les Chinois. Nous primes quelques petits pains dans le sac des provisions, et nous dirigeant vers la forêt de l'Empereur, nous cherchâmes à assaisonner au moins notre repas d'une agréable promenade.

Notre premier souper de la vie nomade fut moins triste que nous ne l'avions craint tout d'abord. La Providence nous fit rencontrer dans la forêt des fruits délicieux, des *Ngao-lu-Eul* et des *Chan-ly-Houng*. Le premier de ces fruits est une espèce de cerise sauvage, mais dont le goût est très-agréable. Il croît sur une petite tige qui n'a guère que quatre ou cinq pouces de hauteur. Le *Chan-ly-Houng* est une toute petite pomme, rouge ponceau, et d'une saveur aigrelette ; on en fait une compote vraiment succulente. L'arbre qui produit le *Chan-ly-Houng* est petit, mais très-rameux.

La forêt impériale comprend plus de cent lieues du nord au midi, et près de quatre-vingts de l'est à l'ouest. L'empereur *Khan-Hi*, dans une de ses expéditions en Mongolie, la détermina pour le lieu de ses chasses. Il s'y rendait tous les ans ; et les empereurs qui lui ont succédé ont toujours suivi son exemple jusqu'à *Kia-King*, qui, durant une partie de chasse, fut frappé de la foudre à *Ge-ho-Eul*. Il y a maintenant vingt-sept ans que ces grandes chasses sont interrompues. *Tao-Kouang*, fils et successeur de *Kia-King*, s'est persuadé qu'une fatalité de mort était désormais attachée aux exercices de la chasse. Depuis qu'il est monté sur le trône, il n'a jamais mis le pied à *Ge-ho-Eul*, qu'on pourrait regarder comme le Versailles des potentats chinois. Cependant la forêt et les animaux qui l'habitent n'y ont pas gagné. Malgré la peine d'exil perpétuel portée contre quiconque sera surpris les armes à la main dans la forêt, elle est continuellement encombrée de braconniers et de bûcherons. Des gardiens sont partout distribués de distance en distance ; mais ils semblent n'être là que pour avoir le monopole de la vente du

bois et du gibier. Ils favorisent le vol de tout leur pouvoir, à condition qu'on leur en laissera la plus grosse part. Les braconniers sont surtout innombrables depuis la quatrième lune jusqu'à la septième. A cette époque, le bois des cerfs pousse de nouveaux rameaux qui contiennent une espèce de sang à moitié coagulé. C'est ce qu'on appelle *Lou-joung* dans le pays. Ces nouvelles pousses de bois de cerf jouent un grand rôle dans la médecine chinoise, et sont à cause de cela d'une cherté exorbitante. Un *Lou-joung* se vend jusqu'à cent cinquante onces d'argent.

Les cerfs et les chevreuils se promènent dans cet immense parc, par troupeaux innombrables. Les tigres, les sangliers, les ours, les panthères et les loups n'y sont guère moins nombreux. Malheur aux bûcherons et aux chasseurs qui s'aventurent seuls ou en petit nombre dans les labyrinthes de la forêt ; ils disparaissent, sans que jamais on en puisse découvrir les moindres vestiges.

La crainte de rencontrer quelque une de ces bêtes féroces nous empêcha de prolonger trop longtemps notre promenade. La nuit d'ailleurs commençant déjà à se faire, nous nous hâtâmes de regagner notre tente.

Notre premier sommeil dans le désert fut assez paisible. A peine le jour commençait à blanchir, que nous nous levâmes. Une poignée de farine d'avoine détrempee dans du thé bouillant nous servit de déjeuner, et après avoir chargé nos chameaux, nous nous remîmes en marche. Nous étions toujours sur le plateau de la *Bonne montagne*. Bientôt nous nous trouvâmes en présence du grand *obo*, au pied duquel les Tartares viennent adorer l'esprit de la montagne. Ce monument n'est autre chose

qu'un énorme tas de pierres amoncelées sans ordre. A la base est une grande urne de granit dans laquelle on brûle de l'encens. Le sommet est couronné d'un grand nombre de branches desséchées, fixées au hasard parmi les pierres. Au-dessus de ces branches sont suspendus des ossements et des banderoles, chamarrés de sentences thibétaines ou mongoles. Les dévots qui passent devant l'*obo* ne se contentent pas de faire des prostrations et de brûler des parfums, ils jettent encore de l'argent en assez grande quantité sur ce tas de pierres. Les Chinois qui passent par cette route, ne manquent pas non plus de s'arrêter devant l'*obo* ; mais après avoir fait quelques genuflexions, ils ont soin de recueillir les offrandes que les Mongols ont eu la bonhomie d'y déposer.

Dans toutes les contrées de la Tartarie on rencontre fréquemment de ces monuments informes ; toutes les montagnes en sont couronnées, et les Mongols en font l'objet de fréquents pèlerinages. Ces *obo* nous rappelaient involontairement ces lieux élevés, *loca excelsa*, dont parle la Bible, et où les Juifs portaient souvent leurs adorations, contre la défense des prophètes.

Il était près de midi quand le terrain, commençant à s'incliner, nous avertit que nous touchions à la fin du plateau. Nous descendîmes par une pente rapide dans une vallée profonde, où nous trouvâmes une petite station mongole. Nous passâmes sans nous y arrêter, et nous allâmes dresser notre tente sur les bords d'un petit étang. Nous étions dans le royaume de *Gehekten*, pays coupé de collines et arrosé par de nombreux ruisseaux. Les pâturages et le bois de chauffage s'y rencontrent partout en abondance. Mais les voleurs désolent in-

cessamment ces malheureuses contrées. Les Chinois les ont envahies depuis longtemps, et en ont fait comme l'asile de tous les malfaiteurs. Habitant de *Gehekten* est devenu maintenant synonyme d'homme sans foi ni loi, qui n'a horreur d'aucun meurtre, et ne recule devant aucun crime. On dirait que, dans ce pays, la nature a vu avec regret les hommes empiéter sur ses droits. Partout où la charrue a passé, le terrain est devenu triste, aride et sablonneux. On n'y récolte que de l'avoine, dont les habitants se nourrissent habituellement. Dans le pays, il n'y a qu'un seul endroit de commerce, appelé en mongol *Altan-Somé* (temple d'or). C'était d'abord une grande lamaserie qui contenait près de deux mille Lamas. Peu à peu les Chinois s'y sont transportés, pour trafiquer avec les Tartares. En 1843, nous eûmes occasion de visiter ce poste ; il avait déjà acquis l'importance d'une ville. Une grande route part de *Altan-Somé*, et se dirige vers le nord. Elle traverse le pays des *Khalkha*, le fleuve *Keroulan*, les monts *Kinggan*, et va jusqu'à *Nertechinck*, ville de la Sibérie.

Le soleil venait de se coucher, et nous étions occupés dans l'intérieur de la tente à faire bouillir notre thé, lorsque Arsalan nous avertit par ses aboiements de la venue d'un étranger. Bientôt nous entendîmes le trot d'un cheval, et un cavalier parut à la porte. — *Mendou!* nous cria le Tartare, en portant ses deux mains jointes au front. L'ayant invité à boire une tasse de thé, il attachait son cheval à un clou de la tente, et vint prendre place autour du foyer. Seigneurs Lamas, nous dit-il aussitôt qu'il fut assis, sous quelle partie du ciel êtes-vous nés? — Nous sommes du ciel d'occident. Et toi, quelle est

ta patrie ? — Ma pauvre iourte est vers le nord, au fond de cette grande vallée qui est à notre droite. — Ton pays de *Gehekten* est un beau pays. Le Mongol secoua la tête avec tristesse, et ne répondit pas. — Frère, ajoutez-nous, après un moment de silence, la terre des herbes est encore très-étendue dans le royaume de *Gehekten*. Ne vaudrait-il pas mieux ensemercer vos prairies ? Que faites-vous de ces pays incultes ? de belles moissons ne sont-elles pas préférables à ces herbes ? Il nous répondit avec un ton de conviction profonde : Les Mongols sont faits pour vivre sous la tente et faire paître les troupeaux. Tant que cet usage s'est conservé dans notre royaume de *Gehekten*, nous avons été riches et heureux. Maintenant, depuis que les Mongols se sont mis à cultiver la terre et à bâtir des maisons, ils sont devenus pauvres. Les *Kitat* (Chinois) ont envahi le pays. Troupeaux, terres, maisons, tout a passé entre leurs mains. Il nous reste encore quelques prairies ; c'est là que vivent encore sous la tente ceux des Mongols qui n'ont pas été forcés par la misère à émigrer dans d'autres contrées. — Puisque les Chinois vous sont si funestes, pourquoi les avez-vous laissés pénétrer dans votre pays ? — Cette parole est une vérité ; mais vous ne l'ignorez pas, seigneurs Lamas, les Mongols sont simples ; ils ont le cœur faible. Nous avons eu pitié de ces méchants *Kitat*, qui sont venus en pleurant nous demander l'aumône. On leur a laissé cultiver, par compassion, quelque peu de terre. Les Mongols ont insensiblement suivi leur exemple, et abandonné la vie nomade. Ils ont bu leur vin et fumé leur tabac à crédit ; ils ont acheté leur toile. Mais quand le temps est venu de faire les comptes, tout a été

fixé au quarante, au cinquante pour cent. Ils ont alors usé de violence, et les Mongols ont été forcés de leur abandonner tout, maisons, terres et troupeaux. — Vous ne pouvez donc pas demander justice aux tribunaux ? — Justice aux tribunaux ! oh ! c'est impossible ; les *Kitat* savent parler et mentir. Il est impossible qu'un Mongol gagne un procès contre un *Kitat*.... Seigneurs Lamas, tout est perdu pour le royaume de *Gehekten*... A ces mots, le Mongol se leva, nous fit une génuflexion, monta à cheval, et disparut promptement dans le désert.

Nous fîmes encore route pendant deux jours à travers le pays de *Gehekten*, et partout nous eûmes à remarquer le malaise et la souffrance de ses pauvres habitants. Cependant cette contrée est naturellement d'une richesse étonnante, surtout en mines d'or et d'argent ; mais ces trésors eux-mêmes ont été souvent la cause des plus grandes calamités. Malgré la sévère défense d'exploiter les mines, il arrive quelquefois que les bandits chinois se réunissent par grandes troupes, et s'en vont les armes à la main fouiller les montagnes. Il existe des hommes qui ont une capacité remarquable pour découvrir des mines d'or : ils se guident, dit-on, d'après la conformation des montagnes et l'espèce des plantes qu'elles produisent. Il suffit d'un homme doué de ce funeste talent pour porter la désolation dans de vastes contrées ; il se voit bientôt suivi de gens sans aveu qui arrivent par milliers, et alors le pays qui est assigné devient le théâtre des plus grands crimes. Pendant que quelques-uns s'occupent de l'exploitation de la mine, les autres vont exercer leur brigandage dans les alentours ; ils ne respectent ni les propriétés, ni les personnes, et se portent à des

excès qui surpassent tout ce qu'on peut imaginer ; le désordre dure jusqu'à ce que leur audace se soit adressée à quelque madarin assez courageux et assez puissant pour les écraser.

Des calamités de ce genre ont souvent désolé le pays de *Gechekten* ; mais rien n'est comparable à ce qui eut lieu dans le royaume de *Ouniot* en 1841. A cette époque, un Chinois, *regardeur de mines d'or*, se transporta sur une montagne, et après avoir constaté la présence du métal qu'il cherchait, il fit appel à ses compatriotes. Aussitôt les bandits et les vagabonds accoururent de toute part jusqu'au nombre de douze mille ; cette hideuse armée subjuga en quelque sorte le pays, et y exerça en toute liberté son brigandage pendant deux ans. La montagne presque tout entière passa au creuset ; l'or en fut extrait en si grande quantité, qu'en Chine sa valeur diminua tout d'un coup de moitié. Les habitants de ces contrées portèrent en vain leur plainte aux mandarins Chinois ; ceux-ci, ne voyant aucun profit à se mêler de cette affaire, refusèrent d'y porter remède. Le roi de *Ouniot* n'osa pas non plus se mesurer avec ces brigands dont le nombre augmentait toujours davantage.

Un jour la reine, se rendant à la sépulture de ses ancêtres, fut obligée de traverser le vallon où se trouvait réunie l'armée des mineurs ; son char fut bientôt environné ; on la contraignit brutalement d'en descendre, et ce ne fut que par le sacrifice de ses bijoux, qu'elle put obtenir de continuer sa route. De retour dans sa demeure, la reine manifesta hautement son indignation ; elle reprocha amèrement au roi sa lâcheté : Quelle honte ! disait-elle, dans votre royaume, votre épouse

même ne peut maintenant voyager en sûreté ! Le roi de *Ouniot*, piqué de ces reproches, convoqua les hommes de ses deux bannières et marcha incontinent contre les mineurs ; ceux-ci ayant l'avantage du terrain et du nombre se défendirent longtemps ; mais enfin ils furent enfoncés par la cavalerie tartare qui en fit une horrible boucherie. Un grand nombre allèrent chercher une retraite dans l'intérieur de la mine ; les Mongols s'en aperçurent, et en bouchèrent l'entrée avec de grosses pierres. Pendant plusieurs jours on entendit les hurlements de ces malheureux ; mais on n'en eut pas pitié, et on les laissa mourir dans cet affreux réduit. Ceux qu'on prit vivants furent conduits au roi, qui leur fit crever les yeux et les laissa ensuite aller.

Nous venions de quitter le royaume de *Gechekten* pour entrer dans le *Thakar*, lorsque nous rencontrâmes un camp militaire, où stationnent quelques soldats chinois chargés de veiller à la sûreté publique. L'heure de camper était venue ; mais ces soldats, au lieu de nous rassurer par leur présence, ne faisaient, au contraire, qu'accroître nos craintes, car nous savions qu'ils étaient eux-mêmes les plus hardis voleurs de la contrée. Nous allâmes donc nous blottir entre deux rochers, où nous trouvâmes juste ce qu'il fallait de place pour dresser notre tente. A peine eûmes-nous achevé d'organiser notre petite habitation, que nous aperçûmes dans le lointain, sur le flanc des montagnes environnantes, courir, au grand galop, de nombreux cavaliers. Dans leurs évolutions brusques et rapides, ils semblaient poursuivre une proie qui leur échappait sans cesse. Deux de ces cavaliers, qui sans doute nous avaient re-

marqués, coururent vers nous avec rapidité; ils mirent pied à terre, et se prosternèrent à l'entrée de notre tente; ces deux cavaliers étaient Tartares-Mongols. Hommes de prière, nous dirent-ils pleins d'émotion, nous venons vous inviter à tirer un horoscope. Aujourd'hui on nous a volé deux chevaux; il y a longtemps que nous cherchons en vain les traces des voleurs; hommes dont le pouvoir et la science sont sans bornes, enseignez-nous dans quel endroit nous retrouverons nos chevaux. — Frères, leur répondîmes-nous, nous ne sommes pas Lamas de Bouddha; nous ne croyons pas aux horoscopes. Dire qu'on a le pouvoir de faire trouver les choses perdues, c'est proférer une parole mensongère et trompeuse... Ces pauvres Tartares redoublèrent de sollicitations; mais quand ils virent que nous étions inébranlables dans notre résolution, ils remontèrent à cheval pour regagner les montagnes.

Samdadchiemba avait gardé le silence, et n'avait paru faire aucunement attention à cet incident. Il était toujours resté accroupi auprès du foyer, sans détacher de ses lèvres une tasse de thé qu'il tenait embrassée de ses deux mains. Il fronça enfin les sourcils, se leva brusquement, et alla à la porte de la tente. Les cavaliers étaient déjà loin, mais le *Dchiahour* poussa de grands cris, et fit signe de la main pour les engager à revenir. Les Mongols, s'imaginant qu'on s'était décidé à leur tirer l'horoscope, ne balancèrent pas à rebrousser chemin. Aussitôt qu'ils furent à portée de la voix: « Mes frères Mongols, leur cria Samdadchiemba, à l'avenir soyez plus prudents; veillez exactement auprès de vos troupeaux, et on ne vous volera pas. Retenez bien ces paroles, car

elles valent mieux que tous les horoscopes du monde... » Après cette petite allocution, il rentra gravement dans la tente, et alla auprès du foyer continuer de boire son thé.

Nous fûmes tout d'abord contrariés de ce singulier procédé; mais comme les deux cavaliers n'en parurent pas choqués, nous finîmes par en rire. « Voilà qui est singulier, grommelait Samdadchiemba; ces Mongols ne se donnent pas la peine de veiller sur leurs animaux; et puis, quand on les leur a volés, ils courent partout se faire tirer des horoscopes. Personne ne leur parle franchement comme nous; les Lamas les entretiennent dans cette crédulité, qui est pour eux une source d'un bon revenu. Au reste, ajouta Samdadchiemba, en faisant un geste d'impatience, il n'y a pas moyen de faire autrement. Si vous leur dites que vous ne savez pas tirer l'horoscope, ils ne vous croient pas; ils demeurent convaincus qu'on est peu disposé à les obliger. Pour se débarrasser d'eux, le plus court parti c'est de leur donner une réponse à l'aventure... » A ces mots, Samdadchiemba se prit à rire, mais d'un rire si expansif, que ses petits yeux en furent totalement masqués. « Est-ce que, par hasard, lui dîmes-nous, tu aurais quelquefois tiré l'horoscope? — J'étais encore bien jeune; j'avais tout au plus quinze ans; je traversais alors la *bannière rouge* du *Thakar*. Je fus appelé par quelques Mongols, qui me conduisirent dans leur tente. Là, ils me prièrent de leur deviner où s'était sauvé un bœuf qu'ils avaient perdu depuis trois jours. J'avais beau leur protester que je ne savais pas deviner, que je n'avais pas même appris à lire. « Tu nous trompes, me disaient-ils; tu es un

Dchiahour, et nous savons que les Lamas qui viennent de l'occident savent toujours deviner un peu. » Comme je n'avais pas moyen de me tirer de cet embarras, je m'avisai de singer ce que j'avais vu quelquefois pratiquer par des Lamas, en pareille circonstance. Je chargeai quelqu'un d'aller chercher onze crottins de mouton, les plus secs qu'il pourrait rencontrer. Je fus servi à l'instant. Je m'assis alors gravement ; je comptai les crottins, je les divisai par catégories ; je les comptai de nouveau ; je les fis rouler sur ma robe ; enfin je dis aux Mongols, qui attendaient avec impatience le résultat de l'horoscope : Si vous voulez trouver votre bœuf, allez le chercher du côté du nord. Aussitôt que j'eus prononcé ces paroles, quatre chevaux furent sellés, quatre hommes montèrent dessus, et s'en allèrent au grand galop à travers le désert, se dirigeant toujours vers le nord. Par le plus grand des hasards, le bœuf fut retrouvé ; on me fêta pendant huit jours, et je ne partis qu'avec une bonne provision de beurre et de feuilles de thé. Maintenant que j'appartiens à la sainte Église, je sais que ces choses sont mauvaises et défendues. Sans cela, j'aurais bien dit un mot d'horoscope à ces deux cavaliers, et cela nous aurait peut-être valu de boire ce soir un bon thé au beurre.

Ces chevaux volés ne justifiaient que trop le mauvais renom du pays où nous avons campé. Nous crûmes donc devoir prendre plus de précautions que les jours précédents. Avant que la nuit se fit, nous ramenâmes le cheval et le mulet, et nous les attachâmes à deux clous fixés à l'entrée de la tente. Nous fîmes accroupir nos chameaux à l'entour, de manière à intercepter tout pas-

sage. D'après ces dispositions, personne ne pouvait venir jusqu'à nous sans que nous en fussions avertis par les chameaux qui, au moindre bruit, poussent des cris capables d'éveiller l'homme le plus profondément endormi. Enfin, après avoir suspendu à une des colonnes de la tente notre lanterne de voyage, que nous laissâmes allumée durant la nuit entière, nous essayâmes de prendre un peu de repos. Cette nuit fut pour nous une longue insomnie ; quant au *Dchiahour*, que rien ne troublait jamais, nous l'entendîmes ronfler de toute la force de ses poumons jusqu'à l'aube du jour.

Nous fîmes de grand matin nos préparatifs de départ ; car nous avions hâte de quitter cet endroit mal famé, et d'arriver à *Tolon-Noor*, dont nous n'étions plus éloignés que de quelques lieues.

Sur la route, un cavalier, qui venait avec impétuosité, s'arrêta brusquement devant nous. Après nous avoir regardés un instant : « Vous êtes les chefs des chrétiens des *Gorges-Contiguës* ? nous dit-il. » Sur notre réponse affirmative, il continua sa route au galop, en tournant quelquefois la tête pour nous considérer encore. C'était un Mongol, qui avait l'intendance des troupeaux des *Gorges-Contiguës*. Il nous avait souvent vus dans cette chrétienté ; mais l'étrangeté de notre nouveau costume l'avait empêché de nous reconnaître. Nous fîmes encore la rencontre des Tartares qui, la veille, étaient venus nous prier de leur tirer l'horoscope. Ils s'étaient rendus avant le jour sur la foire aux chevaux de *Tolon-Noor*, dans l'espérance d'y découvrir leurs animaux volés. Leurs recherches avaient été infructueuses.

Les nombreux voyageurs tartares et chinois que nous

rencontrions sur notre route, étaient un indice que nous étions peu éloignés de la grande ville de *Tolon-Noor*. Déjà nous apercevions, loin devant nous, reluire aux rayons du soleil la toiture dorée de deux magnifiques lamaseries, qui sont bâties au nord de la ville. Nous cheminâmes longtemps à travers des tombeaux ; car partout les hommes se trouvent environnés des débris des générations éteintes. En voyant cette population nombreuse comme enveloppée dans une vaste enceinte d'ossements et de pierres tumulaires, on eût dit la mort travaillant sans cesse au blocus des vivants. Dans cet immense cimetière, qui semble étreindre la ville, nous remarquâmes çà et là quelques petits jardins, où, à force de soins et de peines, on parvient à cultiver quelques méchants légumes : des porreaux, des épinards, des laitues dures et amères, et des choux pommés, qui, depuis quelques années venus de Russie, se sont merveilleusement acclimatés dans le nord de la Chine.

Si l'on excepte ces quelques plantes potagères, les environs de *Tolon-Noor* ne produisent absolument rien. Le sol est aride et sablonneux. Les eaux y sont extrêmement rares. Sur certains points seulement, on aperçoit quelques sources peu abondantes, et qui se dessèchent à la saison des chaleurs.

CHAPITRE II.

Restaurant de *Tolon-Noor*. — Aspect de la ville. — Grandes fonderies de cloches et d'idoles. — Entretiens avec les Lamas de *Tolon-Noor*. — Campement. — Thé en brique. — Rencontre de la reine *Mourguevan*. — Goût des Mongols pour les pèlerinages. — Violent orage. — Guerre des Anglais contre la Chine, racontée par un chef mongol. — Topographie des huit bannières du *Tchakar*. — Troupeaux de l'empereur. — Forme et ameublement des tentes. — Mœurs et coutumes tartares. — Campement aux trois lacs. — Apparitions nocturnes. — *Samdadchiemba* raconte les aventures de sa jeunesse. — Écureuils gris de la Tartarie. — Arrivée à *Chaborté*.

NOTRE entrée dans la ville de *Tolon-Noor* fut fatigante et pleine de perplexités ; car nous ne savions nullement où aller mettre pied à terre. Nous errâmes longtemps comme dans un labyrinthe, en suivant des rues étroites, tortueuses, et où nos chameaux avaient peine à se faire jour au milieu d'un perpétuel encombrement d'hommes et de choses. Enfin nous entrâmes dans une auberge. Décharger nos chameaux, entasser notre bagage dans la petite chambre qu'on nous avait donnée, aller au marché acheter de l'herbe, la distribuer aux animaux, tout cela se fit sans prendre haleine. Le chef d'hôtellerie vint, selon l'usage, nous remettre un cadenas ; après avoir cadenassé la porte de notre chambre, nous allâmes, sans perdre de temps, dîner en ville ; car nous étions affamés. Nous ne fûmes pas longtemps à découvrir un drapeau triangulaire, flottant devant une maison : c'était un restaurant. Nous y entrâmes, et un long corridor nous conduisit dans une salle spacieuse, où étaient distribuées avec ordre et symétrie de nombreuses petites tables. Nous nous assimes et aussitôt on vint placer une théière